

Henri Marret, peintre fresquiste, a réalisé une œuvre importante de peinture murale dans des édifices religieux ou civils, mais aussi une oeuvre plus intime, de très nombreux paysages, pochades à l'huile ou aquarelles, au cours de séjours en Savoie, Normandie et en de nombreux sites de Bretagne.

Il naît en 1878 à Paris. C'est le plus jeune fils d'Ernest Marret, bijoutier-joaillier au Palais Royal. De ce père, qui créait lui-même ses bijoux, il prit sans doute le goût du dessin. Enfant très sensible, il ne put supporter l'internat et passa toute sa jeunesse entre Saint-Germain-en-Laye et la forêt de Marly, près de ses parents, à Fourqueux, alors un village de cultivateurs dont la principale ressource était la production de fruits - poires, cerises et particulièrement les framboises. Adolescent, on le laisse créer ses premières peintures murales, des paysages de montagne, dans la maison familiale.

Il étudie la peinture avec Cormon, Humbert et Thirion. Dès 1901, il expose au Salon des Artistes Français. Le tableau exposé en 1905 est acheté par l'État pour les salons de l'Ambassade de France à Lisbonne. Il reçoit des commandes pour la décoration des mairies de Gentilly et de Saint-Maurice.

En 1903, il épouse Madeleine Larcher, fille d'un libraire antiquaire rue Bonaparte à Paris, qui sera sa compagne pendant plus de soixante années. Dans la tradition impressionniste, assez proche de Vuillard, il peint les membres de sa famille, parents, épouse, ou ses enfants, dans le cadre du jardin et de la maison.

Trois premiers enfants, Jean, Geneviève et Hélène, naissent en 1904, 1905 et 1909.

En 1912, auprès de Beaudoin, «maître et animateur de la renaissance de la fresque», selon Maurice Denis, il s'initie à cet art. Il en deviendra un spécialiste. Cette technique demande du métier, de la rapidité d'exécution, donc de la décision, une légèreté de peinture à l'eau qui l'apparente à l'aquarelle, et plus encore que les autres techniques d'art mural exige une très grande précision dans la composition – maquette à échelle réduite et carton grandeur.

Maurice Denis, son ami et voisin a écrit de lui : «L'apprentissage de ce nouveau métier lui révèle d'emblée toutes les possibilités de réalisation qu'il trouvera désormais en lui-même. Et d'abord c'est une matière : celle qui mieux que le métier de l'huile convenait à sa conception de la peinture murale; c'est une méthode, où l'arabesque d'un dessin cursif complète sans fignolage et sans sécheresse l'expression d'une composition équilibrée par le jeu des taches. L'économie des moyens, la sobriété des effets, le calme des tonalités servent son invention décorative. Enfin son besoin de clarté, de décision, sa verve prime-sautière, son impatience de réaliser s'accommodent bien d'un métier qui par ailleurs semble répondre aux exigences essentielles du mur.

Dès lors, sa personnalité s'affirme, prend de l'aisance. On peut dire que Marret est l'homme né de la fresque, l'artiste que la fresque a révélé à lui-même. En 1913, il peint sur les murs de l'Aérium d'Arès ( Gironde ) une série de fresques charmantes, où de lumineux paysages servent de cadre à des scènes familiales.» (1)

Ailleurs Maurice Denis le cite comme le «meilleur illustrateur de murailles de son temps».

L'aérium d'Arès, situé dans une pinède en bordure du Bassin d'Arcachon, avait été fondé par Madame Sophie Wallerstein, héritière d'une grande famille d'intellectuels et de mécènes, dont le père avait consacré en partie sa vie et sa fortune à l'assainissement et à la mise en valeur des landes. Elle s'attacha particulièrement aux problèmes de santé avec la fondation de cet aérium qui allait accueillir des enfants de milieux modestes. La construction en fut confiée aux architectes Charles Duval et Emmanuel Gonse. Les fresques qui le décorent mettent en scène la vie en plein air des enfants de l'aérium dans les paysages des bords du Bassin d'Arcachon. Le panneau central représente les enfants qui prennent leur goûter autour d'une table dressée sous les pins. Sur un deuxième panneau, on voit au premier plan des enfants qui jouent sur la plage, et plus loin les pêcheurs et leurs bateaux. Sur le troisième, un troupeau de moutons se déplace lentement sous les pins devant la mer. Il se dégage de ces peintures une impression de calme et de bonheur.

Il réalise la même année plusieurs fresques pour la décoration du château d'Angervilliers.

La guerre éclate en août 1914 et Henri Marret est mobilisé. Après plusieurs semaines d'entraînement épuisant à la marche à pied, il est chef de peloton de mitrailleurs. Il dessine des croquis techniques pour l'apprentissage de l'utilisation de ces armes. Entre 1916 et 1919, il dirige la section de camouflage de la deuxième armée. Il s'agissait par exemple de donner à un poste d'observation l'aspect d'un arbre mort. Il est félicité après la prise de Douaumont et reçoit la Croix de guerre.

Il gardera de ces années au front plusieurs carnets de croquis qu'il utilisera plus tard pour une série d'eaux fortes et de gravures sur bois : forêts aux arbres décapités et villes détruites, et aussi scènes de tranchées qui témoignent de l'atrocité de la vie des soldats : évacuation des blessés, soldats morts dans la boue...

Sans avoir vécu la vie des tranchées, il eut du mal à se remettre des violences de la guerre et dorénavant le thème de la souffrance marque fortement ses œuvres.

Après la guerre, chaque village aura son monument aux morts. Henri Marret réalise des fresques pour plusieurs d'entre eux : à Fourqueux, mais aussi à Toussaint et Sainte Hélène (Seine Maritime), Châtillon-sur-Indre, et à Troyes.

Deux filles, Yvonne et Denise, naissent en 1916 et 1919.

À partir de cette époque, il s'installe définitivement, avec sa famille, dans la maison de ses parents, à Fourqueux, une grande demeure du XVIII<sup>e</sup> remaniée au XIX<sup>e</sup>, et aménage son atelier dans le "chalet", un pavillon voisin dans le jardin. La partie centrale est ouverte sur deux niveaux, permettant la réalisation de toiles, ou de cartons grandeur pour la fresque, de grande dimension.

Durant de longues années, très régulièrement, les artistes chrétiens de la Société de Saint Jean, dans la ligne de Lacordaire, se réunirent à Fourqueux pour une journée spirituelle autour de leur aumônier.

Chaque année également il accueillait chez lui la procession de la Fête-Dieu et construisait et décorait à cette occasion un reposoir particulièrement intégré dans son architecture de jardin. Maurice Denis s'en serait inspiré pour plusieurs de ses tableaux (2).

En 1919, il réalise, pour l'École des arts et métiers de Paris, une frise consacrée à l'activité industrielle et scientifique de son temps : la lumière, l'électricité, le transport du bois, le feu, les transports fluviaux et par voie ferrée.

Au Pavillon de Marsan, en 1920, une exposition importante est consacrée à l'art religieux en vue de la reconstruction d'églises dans les régions dévastées.

Marret y présente dans la maquette grandeur nature d'une chapelle un ensemble de six fresques. Ce sera pour lui le point de départ de nombreuses réalisations dans les édifices religieux.

En 1921, Marret réalise, à la fresque, pour la nouvelle église Saint-Louis de Vincennes que vient de construire l'architecte Joseph Marrast un important chemin de croix.

À partir de 1923, il enseigne la peinture décorative et la fresque à l'École nationale des arts appliqués.

En 1924, lui est commandée par la Compagnie transatlantique une série de fresques pour la salle à manger du paquebot De Grasse.

Henri Marret participe à l'Exposition Internationale des arts décoratifs, événement important de l'année 1925. Il est membre du jury et y expose des oeuvres monumentales.

Il y présente en particulier quatre grands panneaux pour la Cour des métiers où il évoque selon le programme défini les grands spectacles de la vie contemporaine :

Le premier est intitulé *Les transports* : C'est l'animation autour d'une gare le matin, à droite des travailleurs descendent d'un tramway, au centre de jeunes femmes arrivent d'un train, à gauche des enfants embrassent leur père qui part en voyage. Plus loin une locomotive Pacific, et au fond les cheminées d'un transatlantique.

Le second représente *La rue* : La foule se presse autour d'une bouche de métro, un marchand de journaux se faufile. Des petits métiers s'installent sur le moindre espace libre, à gauche une marchande de fleurs, à droite un camelot, plus loin le flot ininterrompu des voitures et des autobus.

Le troisième évoque *Les sports* : À gauche une partie de polo, au centre de jeunes femmes jouent au golf, et plus loin une course cycliste. On peut voir au fond les hangars en ciment pour dirigeables de l'ingénieur Freyssinet.

Le dernier *L'architecture* : Un chantier moderne. Au centre la pensée créatrice, c'est l'architecte qui donne ses instructions. La construction en

ciment armé remplace d'anciennes bâtisses en pierre. Des ouvriers construisent pendant que d'autres démolissent une voûte ancienne. Plus loin l'église du Raincy de Perret.

Pour le magasin Wanamaker à Philadelphie, il peint en 1926 six longues bannières représentant des prophètes et les événements de la vie du Christ qu'ils annonçaient.

Il passe, avec sa famille, l'hiver 1925-26 à Mégève et il peint avec beaucoup de fraîcheur les paysages de montagne tant à l'aquarelle qu'à l'huile ou à la fresque.

Mais sa vie est attristée en 1926 par la mort de son fils.

Denise Marret, sa fille, écrit : «Après la mort de son fils Jean, mon père a réalisé plusieurs chemins de croix, en fresque, pour des églises de Picardie et de l'Artois ; je crois qu'il avait besoin de comprendre que la mort du Christ était un acte d'amour, jusqu'à la mort. C'était une forme de prière en acte, tandis qu'il représentait les différents personnages autour du Christ.»

De nombreuses décorations sont réalisées tant à Paris, à l'église Saint-Hippolyte, à l'église du Saint-Esprit, qu'en province, à Troyes à l'église Saint-Nizier, et particulièrement dans les régions dévastées par la guerre dans les églises d'Arvilliers, de Moreuil, de Beuvraignes, d'Irles et de Roye dans la Somme, de Drocourt dans le Pas-de-Calais où les architectes Duval et Gonse utilisent des techniques modernes de construction qu'ils laissent apparentes, associant brique et béton. Le sculpteur Couvègnes et le peintre-verrier Hébert-Stevens y apportent leur concours. Les fresques du chemin de croix de l'église d'Irles sont particulièrement saisissantes avec leurs visages en gros plan.

Les commandes publiques ou civiles sont également nombreuses, comme le sanatorium des Grandes Dalles en Seine Maritime, un hospice civil à Montdidier dans la Somme, ou encore les nouveaux magasins Corcellet à Paris avenue de l'Opéra.

En 1943, il réalise de grandes fresques pour la décoration de la coupole de la chapelle de la Vierge dans la cathédrale d'Arras.

Henri Marret, dans un article de 1937 (3), expose son expérience de fresquiste et vante l'avantage de cet art traditionnel :  
«J'ai la conviction que dans des conditions égales, qualité du mur et climat, la fresque se conserve aussi bien, je dirais même mieux que n'importe quelle autre peinture et seule fait vraiment corps avec le mur. Tous ceux qui s'adonnent à ce beau métier y restent profondément attachés, ils y trouvent des joies qui compensent largement les fatigues et les surprises parfois désagréables que la fresque impose.»

Pendant toutes ces années, à côté de son activité de fresquiste, Marret peint à l'huile. Il réalise des compositions agrestes pour une chapelle particulière à Montpellier, décore un salon de thé à Dinard. Il réalise vers 1950 pour la cathédrale d'Arras de nouveau sinistrée deux peintures dont une grande toile qui sera marouflée représentant Saint Benoît Labre patron de la ville.

Il peint également avec une grande sensibilité de très nombreuses aquarelles, paysages d'Ile de France, de Bretagne, de Gironde, d'Espagne. Souvent le même site est repris, mais il veut noter la lumière, les reflets des rochers, la profondeur de l'eau, les nuages qui ne sont plus les mêmes.

Ses carnets de croquis, tous datés, nous permettent de le suivre au cours de nombreux séjours qu'il fit avec sa famille en Bretagne dont il appréciait le caractère : déjà en 1900 à Douarnenez, en 1913, à la Pointe du Raz, en 1914 à Port-Navalo, en 1924 et 25 à Carnac, 1926 à Dinard, 1928 à Brignogan, 1934 à Plougrescant et 1937 à Trébeurden. Ses aquarelles sont toujours d'une grande luminosité et dessinées avec décision.

Il utilise dans ses compositions murales toutes ces notes prises sur le motif : éléments de paysages, calvaires, groupes de femmes, que l'on peut retrouver jusque dans les arrière-plans des chemins de croix. À partir d'aquarelles ou de croquis, il grave le bois ou le cuivre. Ses gravures sur bois sont tirées avec des couleurs à l'eau, ce qui leur donne une fraîcheur toute particulière. Maurice Denis disait : «Ce sont des estampes murales.» L'inspiration est souvent religieuse, parfois bucolique.

Avec l'abbé Rosat, alors curé de Fourqueux, il édite une série de dessins, sous forme de gravures sur bois destinées à illustrer les bulletins

paroissiaux, modeste démarche pour une insertion de l'art vivant dans des publications populaires.

Élu maire de Fourqueux en 1937, il assumera cette responsabilité pendant les années difficiles de l'occupation.

Il s'occupe activement du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, particulièrement soucieux d'aider les jeunes artistes à exposer leurs premiers travaux. Il assure la présidence de cette association de 1948 à 1960.

À Fourqueux, il s'intéresse vivement à la vie paroissiale, aux fêtes, il réveille même une tradition, celle de la fête des fruits, au moment des récoltes, et incite les enfants à porter des paniers, revêtus de costumes champêtres. Pour ses petits-enfants, il a en réserve des costumes rapportés de Bretagne.

Henri Marret meurt en 1964, à Fourqueux.

Jacques Faraut et Anne Le Chevallier

(1) Maurice Denis, «Henri Marret». *L'art et les artistes*, 23e année, No 93, janvier 1929, p.121-125.

(2) Communication privée de Claire Denis.

(3) Henri Marret, «Peinture à fresque sur chaux ou ciment». *L'âge du ciment*, No 10, avril 1937, p. 33-36.